



وَرَاءَ الْجَبَلِ

PAR-DELÀ LES MONTAGNES

Un film de MOHAMED BEN ATTIA

Coproduit par JEAN-PIERRE et LUC DARDENNE



AU CINÉMA LE 10 AVRIL

Majd MASTOURA Samer BISHARAT Helmi DRIDI Selma ZEGHIDI Walid BOUCHHIOUA Wissem BELGHAREK

KINOVISTA présente

وَبَرَاءَةُ الْجِبَلِ

PAR-DELÀ LES MONTAGNES

UN FILM DE **MOHAMED BEN ATTIA**
AVEC MAJD MASTOURA ET WALID BOUCHHIOUA

AU CINÉMA LE 10 AVRIL

Tunisie, Belgique, France – 2024 – 98 min

Une coproduction Nomadis Images, Tanit Films, Les Films du Fleuve

DISTRIBUTION

Kinovista
34, rue Saint-Dominique
75007 Paris
Programmation : Cécile Tignon
06 61 53 31 71
cecile.tignon@kinovista.com

PRESSE

In the Loop
Matthieu Rey & Cédric Landemaine
Assistés de Marina Aubé
intheloop@intheloop.press

SYNOPSIS

Rafik, un homme d'apparence ordinaire, semblait avoir tout pour lui. Jusqu'à sa condamnation à quatre ans de prison pour un accès de folie que son entourage ne parvient pas à expliquer. À sa sortie, il décide d'enlever son enfant et de l'emmener dans les montagnes pour lui révéler son incroyable secret.

NOTE DU RÉALISATEUR

Mohamed Ben Attia

L'envie de raconter cette histoire doit remonter à mes années de lycée. Comme beaucoup, je rêvais de pouvoir voler. Dans mes rêves, je commençais toujours par dévaler des escaliers en flottant au-dessus des marches pour finalement être téléporté dans un environnement plus naturel où voler serait comme sauter sur un trampoline dans une planète sans gravité. À chaque fois, j'éprouvais la même sensation douce et exaltante. Je savais que j'étais en train de rêver, mais je voulais que le moment dure pour toujours, et ainsi être complètement submergé par cette sensation. Lorsque je me réveillais, je me souvenais de cette sensation pendant un bref instant, puis elle disparaissait.

Si j'ai voulu raconter cette histoire aujourd'hui, c'est parce que le cinéma permet de croire à l'impossible. C'est une histoire qui n'est pas ouvertement critique ou symbolique, mais où le contexte politique est nécessairement présent.

Au fil du temps, ce concept surréaliste de l'envol s'est confronté à des sujets plus profonds ; « voler » est ainsi devenu un prétexte pour raconter une véritable histoire : celle d'un jeune homme qui s'affranchit brutalement de son quotidien ordinaire, s'émancipant non seulement d'un village ou d'une ville, mais aussi de la société en général et de ses principes, codes et institutions. Une extraction violente mais d'une extrême beauté selon moi.

Rafik n'est pas un intellectuel. Il n'obéit à aucune idéologie et ne peut exprimer sa vision du monde par des mots. Ses actes semblent émerger d'un élan passionné, presque sauvage. Son rejet d'une société brutalement conformiste est guidé par un élan extraordinaire, un élan vital de liberté. Un désir profond de fuir une réalité fade et standardisée, un monde conventionnel et morne où règnent désormais le politiquement correct, la pensée unique et où tout est dicté de manière irréfléchie. À une époque où la peur et la bienséance gouvernent le monde, où la peur de la radicalisation a plus ou moins éradiqué toute forme de radicalité, Rafik est une menace. Au début, son avocat lui dit que sa colère ressemble étrangement à celle d'un extrémiste. Finalement, Rafik sera définitivement catalogué comme terroriste.

C'est dans ce contexte que j'ai voulu raconter cette histoire : la radicalité peut bouleverser l'ordre des choses, mais elle peut aussi exprimer une forme de beauté. Rafik croit

qu'il peut voler et finit par vraiment voler. Il embarque dans un premier temps son fils dans son tourbillon, puis le berger et bientôt une famille entière, celle de Najwa : une famille de classe moyenne, où tout est « modéré ». L'intrusion de Rafik bouleverse leurs codes et les pousse dans leurs retranchements, ébranlant toutes leurs certitudes. Elle dévoile au grand jour leur facette sombre et perverse et les oblige à faire face à leurs propres fragilités. Pour Rafik, cette maison représente tout ce qu'il cherche à fuir. Toutes ses obsessions se matérialisent. La prise d'otage met également en lumière Najwa, enseignante dans le secondaire, épouse et mère de trois enfants. Une femme en détresse qui a également tenté de fuir son quotidien dans le passé, mais qui a choisi de revenir, acceptant ainsi le diktat des conventions. Najwa devient une projection de Rafik, de ce qu'il aurait pu devenir s'il avait accepté sa vie passée. Un malaise commun qui, par un effet de miroir, nous révèle deux personnages qui refusent la place qu'on leur a assignée.

La rencontre de Rafik avec le berger a un caractère plus instinctif. Au-delà de la lecture symbolique de la figure même du « berger », leur relation se passe de mots. Contrairement à Najwa et à sa famille, le berger vit reclus au milieu de nulle part, déconnecté du monde et de ses codes. Il est à la fois brut et candide et a une vision primitive du monde qui ne manque pourtant pas d'ambiguïté, car je ne souhaitais pas exposer une vision manichéenne qui opposerait milieu rural et milieu urbain.

C'est aussi l'histoire d'une transmission particulière. Yassine ne passe que deux jours avec son père, mais ces deux jours l'auront marqué à vie. Plutôt qu'un modèle minutieux à suivre, une sorte d'équilibre d'enseignements et de règles, d'excellence et d'attentes, Rafik injecte dans la future perception de la vie de Yassine un brin de folie, une transgression de l'ordre établi, la possibilité de ne pas être ce que les autres veulent que nous soyons.

À son tour, Yassine « contamine » l'esprit d'Oussama. Malgré les efforts de ses parents pour le préserver, Yassine aura semé en lui les graines du doute et le droit de croire en d'autres possibles. En conclusion, je voulais avec ce film montrer un homme capable de ce genre de folie, capable d'élargir le spectre des possibles dans un pays devenu schizophrène, dans un monde devenu absurde.

ENTRETIEN AVEC MOHAMED BEN ATTIA

Pourquoi avez-vous décidé de raconter l'histoire d'un homme capable de voler ?

J'ai beaucoup réfléchi à cette question et je n'ai pas trouvé de réponse satisfaisante. Mais l'idée remonte à mes années de lycée. C'était juste une image que j'avais en tête, l'image d'un homme qui court jusqu'à ce que, petit à petit, il arrive à s'envoler. Lorsque j'ai commencé à réaliser des films, je l'ai mise de côté parce qu'elle ne correspondait pas à ce que je voulais raconter dans mes films à l'époque. Elle m'est revenue lors du tournage de *Mon cher enfant*, mon deuxième film : le superpouvoir de cet homme m'est alors apparu comme quelque chose qui pouvait être lié à son angoisse intense, à sa colère, à sa violence. J'ai réfléchi à ce qu'aurait pu être sa vie et j'ai écrit ce scénario. Le film s'est construit petit à petit, au fil des années.

Par-delà les montagnes est avant tout l'histoire d'une transmission, d'un père à son fils.

Oui, même si cette partie de l'histoire ne sert que de point de départ pour raconter autre chose. Je voulais aller au-delà de la relation père-fils. Le film vise aussi à remettre en question les institutions qui nous entourent - la famille, le travail, la façon dont nous vivons nos existences modernes. C'est ce que raconte la deuxième partie du film : après avoir erré dans la nature comme un être solitaire, presque autiste, cet homme tombe sur cette famille de classe moyenne qui vit la vie qu'il aurait pu vivre s'il avait fait des choix différents. Il ne s'agit pas d'opposer la vie rurale à la vie urbaine, mais plutôt de s'interroger sur notre rapport au groupe, aux conventions et au conformisme. Je voulais montrer deux façons de voir le monde.

Le superpouvoir de Rafik apporte une dimension surnaturelle à votre travail, qui est généralement associé au cinéma social, reflétant les changements que connaît votre pays. Essayez-vous d'orienter votre travail dans une direction différente ?

Oui, en s'assurant que ce soit au service du discours social et politique. Le film dénonce une sorte de léthargie, quand on n'est pas curieux et ouvert à ce qui se passe autour de soi. Je vois que nous avons une tendance générale à nous isoler, à avoir peur, nous ne croyons plus à l'idée que demain pourrait être différent, que la vie pourrait encore nous surprendre. Le personnage féminin, par exemple, est déprimé et fatigué, il n'arrive même pas à exprimer son angoisse. Vers la fin du film, elle ose imaginer un autre monde, un avenir qui pourrait être différent.

Quel est le lien entre ce film et les deux précédents ?

Il est différent par sa structure, par sa dimension surnaturelle, mais il fait écho à mon premier film, *Hedi, un vent de liberté*, sur la question des conventions familiales et sociales. Ce n'est pas une coïncidence si les deux rôles sont interprétés par le même acteur, Majd Mastoura. *Mon cher enfant*, quant à lui, parlait du malaise social et politique à travers le prisme du djihadisme, même si le vrai sujet du film était la crise de foi que traversait la jeunesse tunisienne.

Tous ces films parlent également d'hommes fragiles qui traversent une crise, qui se remettent en question. La masculinité est-elle un thème qui vous intéresse ?

C'est vrai, je ne peux pas m'en empêcher. On me reproche souvent d'écrire des personnages féminins inconsistants, mais ce n'est pas voulu. Ici, le personnage de Najwa, la femme que Rafik et le berger retiennent prisonnière, a plus d'importance que les autres. Les différences entre les sexes dans mon pays m'intéressent particulièrement. Les films s'appuient souvent sur la croyance populaire selon laquelle les hommes passent leurs journées au café, tandis que les femmes travaillent dur et s'occupent de leur famille. C'est tout à fait vrai, mais ce qui m'intéresse, c'est d'approfondir la situation de retrait des hommes.

***Par-delà les montagnes* marque vos retrouvailles avec Majd Mastoura, sept ans après *Hedi*. En quoi votre travail avec lui a-t-il changé ?**

Nous sommes restés très proches après mon premier film. Il ne jouait pas dans le deuxième, mais j'ai fait appel à sa propre mère pour jouer le rôle de la mère dans le film ! J'ai toujours su que nous finirions par nous retrouver. Cette fois, son travail était beaucoup plus physique. C'était un défi qu'il a accepté. Paradoxalement, le tournage a été beaucoup plus facile que pour *Hedi, un vent de liberté*, parce qu'à l'époque, lui et moi étions moins expérimentés. Nous avons tous les deux grandi. J'ai plus d'assurance maintenant, et il est un acteur mieux formé. Il contrôle mieux son esprit et son corps lorsqu'il joue.

Où le film a-t-il été tourné ?

Le film a été tourné dans la région d'Ain Draham, au nord-ouest de la Tunisie. Je n'ai pas de lien particulier avec cet endroit, même si je l'ai visité plusieurs fois quand j'étais enfant. C'est un endroit avec un énorme potentiel, mais qui a été abandonné ;

il n'est pas facile d'accès et souffre de problèmes logistiques. Aujourd'hui, c'est la zone la plus pauvre de Tunisie, même si c'est aussi l'une des plus belles. C'est un paysage qui mérite d'être vu. Ce n'est pas un hasard si de plus en plus de films tunisiens y sont tournés.

Le film permet-il une interprétation religieuse ? Le personnage de Rafik, par certains aspects, tient de la figure du prophète, suivi par le berger, comme s'il reconnaissait en lui un chef religieux.

Oui, on peut dire qu'il y a une dimension spirituelle. Le berger est poussé vers Rafik sans savoir pourquoi, et il le suit sans se demander pourquoi. Il y a quelque chose de miraculeux dans la capacité de voler ; il décide donc de le suivre. Pour Najwa, c'est à peu près la même chose : Rafik réveille quelque chose de profond en elle, parce qu'elle accepte l'idée qu'elle a des crises de panique, qu'elle ne se sent pas à sa place dans sa famille, qu'elle ne peut pas être une mère ni une épouse traditionnelle. En regardant cette famille, Rafik voit tout ce qu'il aurait pu devenir s'il n'était pas parti, s'il n'avait pas abandonné ce mode de vie parce qu'il aspirait à quelque chose de différent. Les deux personnages se reflètent l'un l'autre.

Rafik et Najwa ont tous deux des problèmes de santé mentale, ce qui est un autre sujet important du film. Pourquoi voulez-vous en parler ?

Je ne sais pas ce qu'il en est dans le reste du monde, mais dans notre pays, depuis la révolution de 2011 et surtout depuis la pandémie, les psychologues et les psychiatres sont débordés de travail. Cela reflète le malaise social et individuel que j'évoquais plus haut : nos interrogations ont infusé dans notre psyché. Nous allons de plus en plus mal. Je ne suis pas nostalgique du passé, mais je vois bien qu'il y a une vraie crise existentielle qui dépasse le constat médical.

Les frères Dardenne ont à nouveau produit votre film. Que signifie leur soutien pour vous ?

Ils m'accompagnent depuis mon premier film. Leur soutien est devenu très naturel, ils sont toujours prêts à me donner leur avis sur le scénario, à partager leurs idées et leurs conseils afin d'approfondir certains aspects de mes films. C'est un dialogue qui est essentiel pour moi. Je ne suis pas superstitieux, mais j'aime travailler avec la même équipe : Dora Bouchoucha et Lina Chaabane produisent mes films depuis le tout début (mon premier court métrage) et je ne pourrais pas imaginer travailler

sans elles. C'est un dialogue du scénario à la postproduction qui est essentiel pour moi. J'aime retravailler avec le même chef-opérateur Frédéric Noirhomme, avec les mêmes personnes aux mêmes postes, avec les mêmes coproducteurs, dont les frères Dardenne. Leur soutien inconditionnel me donne l'impression d'être entouré de gens très bien.

Votre film fait également écho à d'autres films de science-fiction réalistes, notamment l'œuvre de M. Night Shyamalan, *Vincent n'a pas d'écailles* de Thomas Salvador, *Chronicle* de Josh Trank ou *La Lune de Jupiter* de Mundruczó.

Ce cinéma m'a probablement influencé, oui. L'idée que le cinéma d'auteur puisse se mêler au surnaturel m'intéresse beaucoup. Nous pouvons donner plus de place à l'imagination dans les films d'art et d'essai et aller au-delà de ce qui est habituellement accepté. Le cinéma de demain devra aussi se permettre de s'épanouir poétiquement, d'être *étrangement* beau, tout en restant ancré dans une atmosphère réaliste. Même dans l'environnement le plus ordinaire qui soit, on peut trouver de la magie et de l'imagination. Tout comme les personnages de mon film, le cinéma d'auteur doit se libérer de son étroitesse d'esprit.

LE RÉALISATEUR : Mohamed Ben Attia



Mohamed Ben Attia naît à Tunis en 1976. Il étudie la communication audiovisuelle à l'Université de Valenciennes après avoir obtenu un diplôme de l'Institut de Hautes Etudes Commerciales (IHEC) de Tunis en 1998. Il a réalisé cinq courts métrages : *Romantisme, deux comprimés matin et soir* (2004), *Comme les autres* (2006), *Mouja (La Vague)* (2010), *Loi 76* (2011) et *Selma* (2013), qui a été sélectionné en compétition internationale du Festival du film de Clermont-Ferrand de 2014 et a remporté plusieurs prix dans divers festivals.

Il réalise en 2016 son premier long métrage *Hedi, un vent de liberté*, salué par la critique et le public du monde entier, et qui remporte notamment le Prix du meilleur premier film et l'Ours d'argent du meilleur acteur à la Berlinale 2016. Le film est sorti dans plus de vingt pays. *Mon cher enfant* est sélectionné à la Quinzaine des réalisateurs 2018.

Par-delà les montagnes, son troisième long métrage, a notamment été sélectionné en 2023 à la Mostra de Venise dans la section Orizzonti, au Busan International Film Festival, au Festival du film d'Arras et récompensé au Festival du film arabe de Fameck (prix de la presse) ainsi qu'au festival Arte Mare (Mention spéciale du jury).

Filmographie :

Par-delà les montagnes (2023)
Mon cher enfant (2018)
Hedi, un vent de liberté (2016)
Selma (2013) – Court-métrage
Loi 76 (2011) – Court-métrage
Mouja (La Vague) (2010) – Court-métrage
Comme les autres (2006) – Court-métrage
Romantisme, deux comprimés matin et soir (2004) – Court-métrage

Majd Mastoura (Rafik)



Majd Mastoura naît en 1990 à Menzel Abderrahmane en Tunisie d'un père militaire dont il hérite de la conscience politique, et d'une mère professeur d'arabe qui lui transmet très tôt le goût de la littérature et de l'écriture.

À la suite d'un premier cursus en informatique, Majd Mastoura se réoriente vers le théâtre et le cinéma qu'il étudie à la Sorbonne.

© Ala Ben Ammar

Après un premier rôle dans *Bidoun 2* de Jilani Saadi, il se fait connaître du grand public grâce à son rôle principal dans *Hedi, un vent de liberté* de Mohamed Ben Attia, qui lui vaut de remporter l'Ours d'argent du meilleur acteur lors de la Berlinale 2016. On le retrouve par la suite dans *Corps étranger* (2016), *Un divan à Tunis* (2019), ou encore *Les Filles d'Olfa* (2023) nommé aux Oscars et aux Césars 2024.

LISTE ARTISTIQUE

| | |
|-------------------------|-----------|
| Majd Mastoura | Rafik |
| Walid Bouchhioua | Yassine |
| Samer Bisharat | Le berger |
| Selma Zeghidi | Najwa |
| Helmi Dridi | Wejdi |
| Wissem Belgharek | Oussama |

LISTE TECHNIQUE

| | |
|------------------------|---|
| Réalisation & scénario | Mohamed Ben Attia |
| Chef opérateur | Frédéric Noirhomme |
| Musique | Olivier Marguerit |
| Montage | Lenka Fillnerova |
| Direction artistique | Fatma Madani |
| Costumes | Olfa Attouchi |
| Production | Dora Bouchoucha, Lina Chaabane (Nomadis Images) |
| Coproduction | Jean-Pierre et Luc Dardenne (Les Films du Fleuve) ; Nadim Cheikhrouha (Tanit Films) ; Giovanni Robbiano, Lorenzo Rapetti (010 Films) |

